



Maurice Pons
Délicieuses frayeurs

Le Dilettante

*Délicieuses
frayeurs*

DU MÊME AUTEUR

Métrobate, collection «La porte ouverte»,
Julliard, 1951.

Virginales (nouvelles), Julliard, 1955.

Le Cordonnier Aristote, Julliard, 1958.

Le Passager de la nuit, Julliard, 1960.

Les Saisons, Julliard, 1965.

Rosa, Denoël, 1967.

*La Passion de Sébastien N.**, Denoël, 1968.

Mademoiselle B., Denoël, 1973.

La Maison des brasseurs, Denoël, 1978.

Douce-amère, Denoël, 1985.

Souvenirs littéraires, Quai Voltaire, 1993.

Délicieuses frayeurs, Le Dilettante, 2006.

* *Le Cordonnier Aristote* et *La Passion de Sébastien N.* ont été réédités respectivement sous le titre *Embuscade à Palestro* (Le Rocher, 1992) et *Le Festin de Sébastien* (Le Dilettante, 2000).

Maurice Pons

*Délicieuses
frayeurs*

Neuf nouvelles

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : d'après un dessin de l'*Araujia sericifera*, plante particulière
qui piège des insectes dans sa fleur dans un but de reproduction.

© le dilettante, 2006

ISBN 978-2-84263-604-3

La Fenêtre

Il y avait dans leur chambre quatre lits blancs, mais une seule fenêtre.

– Dis-nous, Karl, dis-nous ce que tu vois par la fenêtre...

Car les malades sont, comme les enfants, envieux des moindres plaisirs. Leurs lits grésés comme des caravelles, ils avaient appareillé pour de longs voyages immobiles. Tristes voiliers sur l’océan des rêves, dans le silence interminable de l’hôpital, ils crevaient lentement les vagues de leur ennui et, heure par heure, avec la majestueuse lenteur des flottes, ils doubaient l’une après l’autre leurs journées comme des caps. Pour seul horizon, la blancheur des murs.

Nul ne saura pourquoi ni en quelle heure la vie repoussa ici ces épaves. Eux-mêmes se savaient échoués en des lieux sans nom ni visage, où ils n'avaient plus rien à attendre d'un monde si avare de signes. Ah ! si Karl, au moins, voulait regarder par la fenêtre – peut-être voyait-il une ville, peut-être le clocher d'une église ? –, il pourrait faire entrer dans la chambre le mirage d'un souvenir.

Une fois, une seule fois, il avait dit :

« La neige. »

Et, avec ce seul mot, ils avaient vécu des semaines. Chacun avait retrouvé dans sa mémoire la fraîche image de sa ville toute blanche, un petit vent d'hiver, les pas feutrés sur les trottoirs et l'haleine brillante des chevaux le long des fleuves. À chaque aube, depuis, ils avaient espéré de Karl une parole, mais chaque soir retombait maintenant sur son silence. Karl restait comme anéanti sur son lit, les yeux hagards et, souvent, cette douleur dans le ventre qui le faisait râler de longues heures. Quand ses amis d'infortune le pressaient par trop de questions, Karl répondait seulement d'un vague sourire triste,

et l'on voyait ses veines se gonfler sur le front. Une nuit, il avait gémi plus que de coutume, et au matin les brancardiers vinrent le chercher. La journée se passa dans une mortelle attente, puis un garde, un peu plus tard, vint chercher ses pauvres affaires. Personne n'eut besoin de l'interroger. Le lendemain, les femmes de ménage changèrent les draps, et son lit, depuis presque une semaine, restait vide.

« Tout de même, pensaient-ils, le lit près de la fenêtre... »

Chacun le pensait mais, des trois, Franz parla le premier. C'est en cédant aux plus petits caprices qu'on cause souvent les plus grandes joies. Le docteur le savait bien, qui passait sa vie près des malades, et il avait senti dans le cri de Franz tant de détresse. Son état le permettait : le docteur promit à Franz que le lendemain on le transporterait dans le lit d'en face.

Tout le jour et tard dans la nuit, ils parlèrent avec fièvre :

– J'aurai des yeux pour vous parler, disait Franz, comme honteux de trop de joie.

Car, pour abolir les privilèges, il n'est que de les partager. Ils avaient tant souffert de l'injuste silence de Karl!

– Nous aurons chacun notre fenêtre, répétait Franz.

Et leur nuit fut fraîche comme si l'on avait ouvert les vitres.

Après que les infirmiers eurent installé Franz dans le lit de la fenêtre, il se fit dans la chambre un grand silence. Quand une fois la vie vous a fait mal, on apprend à se méfier d'elle. Les allongés ne croient pas aux miracles. Ils ne pouvaient pas vraiment penser que leur détresse allait peu à peu prendre fin. Ils se recueillaient comme s'ils avaient peur de faire fuir, au moindre mot, leur espérance.

– Eh bien, Franz, dirent-ils enfin, vois-tu quelque chose de cette ville?

Mais Franz d'abord ne répondit pas : il pleurerait. Il pleura doucement la journée entière, et les paroles, ce jour-là, dans la chambre, marchèrent comme sur la pointe des pieds. C'est seulement à l'heure plus paisible du jour qui tombe, quand le soir embaume toutes

les peines du cœur, qu'il commença à parler d'une voix douce :

– Je vois une ville profonde à travers les vitres. Elle a un petit air triste. Elle penche ses toits comme on penche la tête. Seul un grand clocher fait le fier, et ses cloches se baladent dans les ruelles. L'heure est grave : c'est l'heure où la ville hésite entre le jour et la nuit. On voit déjà des lumières dans les maisons du centre, plus impatientes du soir, mais la colline s'attarde aux douceurs du jour. Le brouillard se déshabille lentement pour dormir. Il fera beau demain...

Il faisait beau le lendemain, et Franz raconta chaque jour qui suivit. La ville entière entrait par la fenêtre. Quartier par quartier, elle grandissait à travers les vitres.

– Notre hôpital, savez-vous, est chaussé d'un large boulevard, et, de l'autre côté, commence un parc... Il est sage comme un jardin de pension un jour de fête – et si bien élevé... Ce n'est pas vraiment le printemps, mais il faut bien qu'une hirondelle se décide, n'est-ce pas ? Les gens déjà se promènent. Comme ils marchent lentement ! On dirait

qu'ils ont peur d'effrayer les feuilles qui vont naître...

Grâce à Franz, l'univers des malades se peupla d'un monde familial. C'était toujours aux mêmes heures les mêmes qui par la fenêtre montaient du parc dans la chambre. Et Franz racontait si bien...

Toujours le matin, il y avait ce vieux ménage qui avançait de banc en banc, comme voyagent de port en port les petits voiliers des côtes ; et, à midi, c'était une volée de piaillantes jeunes filles : elles déjeunaient dans un rond de chaises, et l'on pouvait presque deviner leurs rires. Puis l'une s'attardait avec un marin. Ce qu'on entendait presque aussi, c'étaient les rondes de ces enfants quand ils se comptent avant leurs jeux.

– Il me semble, disait Franz, il me semble que je reconnais la rengaine.

(Car les gestes chantent aussi bien que les mots.)

– Attendez... oui... ce doit être celle du petit Chinois.

Et il récitait, comme à l'école, sur le ton des tables de multiplication :

*Deux et un, trois petits Chinois,
Si tu me chines, tu vas en Chine...*

Quand une petite fille pleurait dans la ronde de colin-maillard, toute la chambre était triste.

Bientôt, pour évoquer mieux ces images qu'ils connaissaient déjà par cœur – et je veux dire : avec le cœur – Franz inventa des noms pour leurs amis d'au-delà les vitres. Quand il disait qu'Anna Lise attendait sur un banc, chacun espérait que Gerbrant, le marin, ne tarderait pas à venir.

– Et, dis-moi, Franz, la petite Érica, est-ce qu'elle a l'air triste encore, aujourd'hui?

– Oh ! non, répondait Franz, elle paraît toute neuve. On lui a mis une robe heureuse, sa robe des mardis, et deux gros rubans dans les cheveux, comme aux montgol-fières.

Ils convinrent aussi d'appeler « Saint-Stéphane » leur église.

Franz était si heureux de faire plaisir que chaque jour il reprenait des forces.

– Demain, lui dit un jour le docteur (et le docteur parlait-il comme un dieu?), demain on essaiera de te mettre debout.

Et il marcha. Il fut d’abord, autour de son lit, soutenu par deux infirmières, comme l’oiseau fragile au bord du nid. Mais les semaines passèrent, et Franz quitta la chambre, seul, sur ses propres jambes.

– Je vous laisse la fenêtre, dit-il en embrasant ses compagnons de misère.

Mais eux craignaient que la fenêtre, sans Franz, ne fût plus ce qu’elle avait été pendant des mois. Ni Albert ni Gabriel ne demandèrent à changer de lit.

Seulement, quand sonnaient onze heures dans les couloirs de l’hôpital, l’un et l’autre pensaient que le vieux ménage Bruder devait avoir commencé son périple autour des bancs – et, tout de même, certains soirs, soirs de détresse, soirs de parfait abandon dans la chambre déserte, leur peine mal contenue les tournait vers le souvenir de cette vieille place où l’ombre de la cathédrale, leur disait autrefois Franz, devait dresser ses oreilles de loup. Toutes leurs images

du monde avaient la couleur de Franz.

Aussi, lorsque à son tour Albert commença à marcher, son plus grand désir fut de pouvoir atteindre la fenêtre et, toujours dans son lit, son ami, de l'autre côté de la chambre, l'encourageait de toute son âme.

– Encore quelques pas, Albert, essaie encore quelques pas aujourd'hui, et demain tu pourras t'asseoir devant la fenêtre.

Albert, alors, se levait la nuit. À l'insu du docteur et se cachant des gardes, il faisait travailler ses pauvres jambes. Quand l'âme est à ce point courageuse, il est rare que le corps ne suive pas : un soir après d'immenses efforts, Albert parvint à la fenêtre. Ah ! que Gabriel en fut heureux, qui avait partagé toutes ses angoisses, qui avait lutté chaque jour, pas à pas, avec son ami !

– Enfin, nous y sommes, Albert, nous y sommes ! C'est merveilleux, n'est-ce pas ?

– J'ai peur, maintenant, Gabriel ; si j'avais trop forcé... je me sens tout tremblant.

– Mais non, tu es guéri, tu es sauvé, je t'assure. Regarde un peu par la fenêtre. Est-ce que tu la vois, la ville ?

– Il fait tout noir dehors. J’ai peur, tu sais. Il faut que je retourne à mon lit.

Albert, depuis ce soir-là, semblait moins pressé de marcher dans la chambre. Il fallut que le docteur, jour après jour, l’y obligeât. On le guérit presque malgré lui ; mais une fois guéri, presque valide, il restait tristement assis sur son lit. C’était seulement pour son ami qu’il allait parfois s’asseoir devant la fenêtre, maintenant grande ouverte. Gabriel aurait bien voulu le presser de questions sur les gens et les choses, sur la vie du monde dehors, sur l’été qu’on sentait sur la terre des vivants. Mais Albert semblait ne plus prendre aucun plaisir à ce qui était autrefois leur joie commune et leur espoir.

– Tu ne me dis rien, Albert, gémissait Gabriel. Tu ne m’as même pas dit si tu avais revu Anna Lise ?

– Mais si, je l’ai vue ! Tu sais, elle n’est pas si jolie que ça. Franz exagérait toujours. C’est bien une fille comme en ont les marins...

– Et les petits garçons du jeudi ? Tu ne me dis pas à quoi ils jouent maintenant ?

– Ah ! oui, les petits garçons ! Ils ne viennent

plus très souvent. Il fait si chaud l'après-midi...

– Tout de même, il y a de l'eau dans les bassins du parc. Ils pourraient faire nager leurs bateaux?

– Oui, évidemment, ils pourraient, il y a de l'eau dans les bassins...

Comme le jeu était triste avec Albert! Gabriel en aurait pleuré. Ah! plutôt que d'essayer encore de lui arracher des détails morts, il préférerait fermer les yeux dans son lit et se rappeler les paroles toujours chantantes que récitait Franz au petit matin :

« Voici que passent les arroseuses, fières jardinières des pavés... On entend grincer les trams; ils vont donner le *la* dans toute la ville... »

Ah! qu'il puisse bientôt lui aussi se lever, se disait-il, et il marcherait jusqu'à cette fenêtre. Il pourrait enfin aller cueillir, lui aussi, ces images que Franz avait semées dans la ville! Hélas! les mois passaient, qui le trouvaient toujours dans l'immobilité d'une planche. Déjà, Albert allait pouvoir à son tour quitter la chambre; lui n'avait pas encore la force de prendre seul un mouchoir.

– Adieu, Gabriel, lui dit en partant son dernier compagnon. Je n’aurais pas voulu te faire tant de peine. Mais c’est si difficile, tu sais, de raconter ce qu’on voit ! Quand tu seras guéri tu me pardonneras.

Et Gabriel resta longtemps seul dans la chambre, en face de son mur blanc. Il devenait chaque jour plus triste, et quand de nouveaux malades arrivèrent dans la chambre, il n’eut pas le cœur de recommencer avec eux le jeu de la fenêtre. Il craignait trop qu’un maladroit ne vînt encore abîmer les images que lui avait laissées Franz d’une ville transparente et heureuse qu’il revoyait chaque jour dans le silence de ses rêves.

Quand je serai sauvé, se disait-il, je retrouverai Franz, et le soir nous irons flâner à travers la ville. Nous nous assoirons sur un banc du parc, et peut-être, de cette même chambre, les malades seront heureux de nous voir passer sous leur fenêtre. Ils nous attendront chaque jour, et peut-être nous donneront-ils des noms...

Mais Gabriel ne guérissait pas. Il s’affaiblissait de jour en jour et l’immobilité des

pierres le gagnait tout entier. Il délirait de longues heures, parlait de Gerbrant le marin et des cloches de Saint-Stéphane. Puis il suppliait qu'on le menât près de la fenêtre.

Le malade était intransportable, et le docteur le savait bien, qui n'espérait pour lui que l'impossible. Mais quoi? Il faisait si doux dehors... Avec d'infinies précautions, le docteur fit pousser le lit vers la fenêtre ouverte, et Gabriel, enfin, après ces mois d'attente fébrile, put à son tour porter ses regards sur le monde d'au-delà les vitres : devant lui, de l'autre côté d'une rue sombre, il vit un immense mur de brique qui fermait la vue jusqu'au ciel.

Mais Gabriel ne savait plus s'il était encore sur cette terre.

